

Entretien avec Pierre-Philippe Bugnard, Université de Fribourg  
Nathalie Masungi-Baur, Hep Vaud, Lausanne

## 1816 : le Père Girard rédige un rapport instituant le jury d'enfants et l'abolition des châtiments corporels

*« L'histoire. [...] Ce n'est pas de l'histoire des hommes seulement que j'entends parler ici, mais encore de l'histoire de l'homme qui recherche les ressorts qui le font agir, les mouvements qui l'agitent, les besoins qui l'entourent et l'art de le gouverner. »<sup>1</sup>*

Telles sont les finalités assignées par Girard à l'enseignement de l'histoire dans le *Projet d'éducation publique* qu'il dépose sur le bureau du ministre de l'Éducation Stapfer, en 1798, pour la jeune République helvétique. Non plus l'indécrottable chronique des grands règnes et des grandes batailles censée dire l'histoire, mais bien la compréhension des ressorts profonds qui éclairent le destin de l'humanité. Fils de l'*Aufklärung*, Girard en reprend les valeurs éducatives pour chacune des disciplines de l'instruction publique qu'appelle l'Helvétie nouvelle.

2015 fournit l'occasion d'un entretien avec Pierre-Philippe Bugnard, historien de l'éducation, chef de projets du Jubilé des 250 ans de la naissance du grand pédagogue suisse Grégoire Girard<sup>2</sup>.

– **Nathalie Masungi-Baur (NMB).** *À l'heure où les sciences humaines sont instrumentalisées dans les conflits sociaux et politiques en raison de tensions qui règnent dans l'actualité, en quoi un pédagogue comme le Père Girard, cordelier*

*fribourgeois, né il y a 250 ans, peut-il éclairer la réflexion autour de l'éducation ?*

– **Pierre-Philippe Bugnard (PPB).** C'est assez simple. Girard appartient à la brillante génération de ceux qu'on a appelés en Europe « l'École suisse », aux côtés des Pestalozzi, Fellenberg ou Wehrli, des pédagogues qui ambitionnent de réifier Rousseau. Girard est reconnu aujourd'hui par les sciences de l'éducation comme un « pédagogue de la modernité » parmi les plus significatifs. Il a pris place dans la vaste anthologie consacrée aux *Pédagogues du Monde entier* (2005), au rang des *Nouveaux pédagogues*, avec Tolstoï ou Korczak par exemple. Son école de Fribourg est visitée par toute l'Europe éclairée et il recevra les plus hautes décorations pour avoir réalisé ce que Pestalozzi aurait tant voulu réussir : une instruction publique permettant à chacun, indépendamment de sa condition, d'avancer à son rythme dans un programme visant à l'émancipation, non pas à l'inculcation.

Girard propose d'emblée de rompre avec le système en deux ordres pédagogiques ségrégués, renouvelé en France en 1802 avec le lycée napoléonien : le primaire pour les classes modestes, le secondaire réservé aux fils de famille. Son *Projet d'instruction publique* de 1798 préfigure au contraire les systèmes scolaires en trois degrés successifs ouverts, adoptés en Europe seulement après la guerre. Girard mettra par ailleurs au point une méthode « graduée et mutuelle » qui s'apparente à une forme de pédagogie différenciée et coopérative. Et il la mettra en œuvre à Fribourg en plaçant l'architecture des espaces scolaires au service de la pédagogie. Ce que nous tentons encore de réaliser !

<sup>1</sup> *Projet d'éducation publique pour la République helvétique par le père Grégoire Girard, Cordelier. Envoyé au ministre de l'Instruction publique le 12 août 1798. Copie ms. 1799, Fonds Girard, Fribourg : Bibliothèque cantonale et universitaire, Cote LD12, B-2, 18.*

<sup>2</sup> Entretien réalisé à l'occasion d'un échange de courriels en décembre 2015.

– **NMB.** *Pouvez-vous dresser un portrait de ce personnage ?*

– **PPB.** Imaginez une famille de la simple bourgeoisie, au cœur d'une petite cité catholique de sept mille âmes. Cinquième d'une fratrie de quinze, Jean-Baptiste Girard pense très tôt qu'il y a mieux à faire que de réciter des leçons exposées à longueur de journée. Il se met à prodiguer lui-même un enseignement adapté à chacun de ses cadets, sous le regard complice d'une mère aimante, d'origine patricienne, le père restant tout accaparé par son commerce de drap. Sensible à la destinée de ses semblables, le petit Girard est éploré à l'idée que la brave paysanne qui livre les produits maraîchers à la famille puisse être promise à la damnation au motif qu'elle serait protestante, selon un prêche du catéchiste. Sa mère le rassure aussitôt : « *Le précepteur est un âne, le bon Dieu ne damne pas les bonnes gens !* »

Devenu religieux cordelier sous le prénom de Grégoire, il étudie en Allemagne, se frotte aux deux *Critiques de la raison* de Kant, à l'index et pour cause : le philosophe de Königsberg y expose que nous aurions tort de conclure à un créateur autre que nous-mêmes ! Il compare les grands systèmes pédagogiques et philosophiques, revient dans sa ville natale où on lui confie la préfecture des écoles. Il dépose son *Projet d'éducation publique* auprès du ministre Stapfer qui le fait venir à Berne où il officie comme premier prédicateur catholique depuis la Réforme.

Sa méthode privilégie l'apprentissage de la lecture à la manière réformée, en exigeant de l'élève qu'il donne une preuve de la compréhension de ce qu'il lit. À ceux qui lui reprochent que sa méthode est « protestante », il rétorque : « *Défendez-vous même de respirer l'air, car assurément qu'il a passé sur des pagodes et des mosquées, avant d'arriver à vous !* » Girard a trop d'esprit et son esprit est trop éclairé pour la petite cité conservatrice de Fribourg qui va rapidement revenir sur l'enthousiasme premier. Les jésuites sont rappelés au collège. Depuis Rome, ils exercent une influence déterminante sur l'Évêque, sur le Conseil d'État patricien, puis sur le Grand Conseil qui, à une majorité des deux tiers, prononce, en 1823, l'interdiction de sa méthode.



**Portrait du Père Grégoire Girard (1765–1850)**  
Huile sur toile (extrait) par Jean-Baptiste Bonjour (1843), AVF

© Photo: Musée d'art et d'histoire Fribourg

– **NMB.** *S'explique-t-on alors pourquoi il émerge aujourd'hui dans la société fribourgeoise et bien au-delà ?*

– **PPB.** Tout d'abord, si Girard est proscrit de Fribourg, il est reçu à bras ouverts à Lucerne pour appliquer sa méthode à l'école des pauvres et diriger la philosophie au gymnase. Il est décoré à Paris pour son célèbre *Cours éducatif de langue maternelle*, adapté à l'école française, publié en 1846 sur les bords de la Seine. Des « girardines » s'ouvrent un peu partout, en Suisse et à l'étranger. Même les instituteurs vaudois préfèrent se former à la méthode de ce moine cordelier plutôt qu'à celle de Pestalozzi qui gère à Yverdon une éducation pour fils de famille. Mais avec l'amélioration des conditions d'enseignement, les effectifs par maître diminuent – à Fribourg, Girard conduisait l'école des 400 garçons de la ville avec quatre instituteurs. Le système mutuel perd de sa raison d'être. Il ne se maintient guère que dans les classes uniques.

Girard sera d'ailleurs très vite réhabilité à Fribourg, d'abord par le régime radical qui lui rend hommage le jour même de sa mort (1850) et lui érige un « monument » dans le plus grand faste. En 1905, le régime conservateur-catholique le récupère en lui organisant une grande fête publique. Il entre alors dans l'historiographie catholique par une série d'études et de thèses, alors qu'il est déjà célébré par les républicains français. Il figure dans le grand

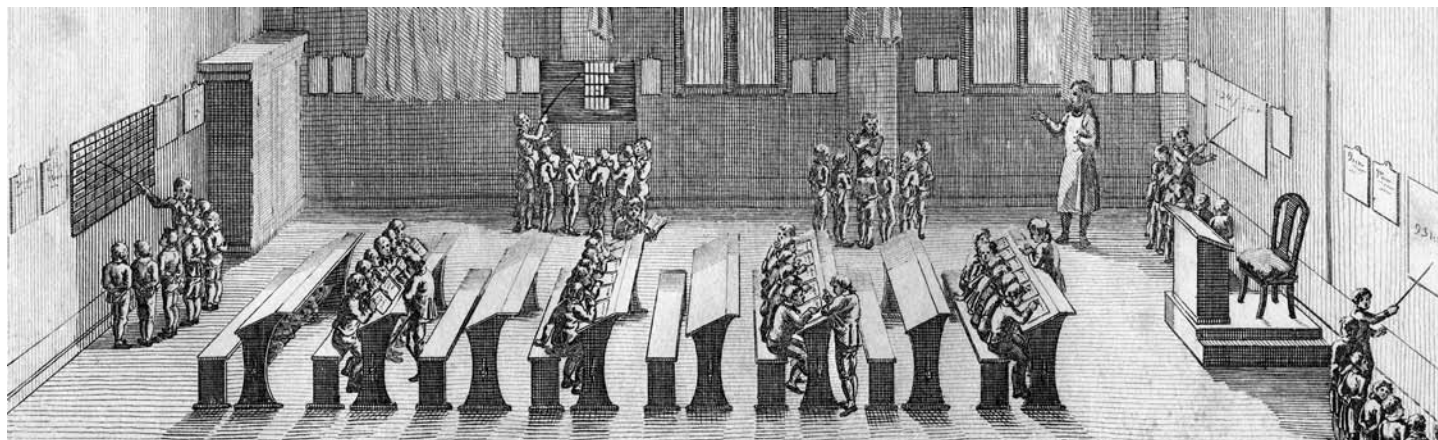
*Dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson (1887) entre Rousseau et Kant par le nombre de lignes, certes loin de Pestalozzi, ou dans la série des huit *Grands éducateurs* de Gabriel Compayré (1906). Après la magistrale biographie de 800 pages que son disciple Alexandre Daguet lui consacre à Paris en 1896, les publications continuent d'affluer. Le Fonds Girard recense plus d'une centaine de monographies qui lui ont été consacrées, sans compter les travaux académiques contemporains, en Suisse et en France, en passant par les sept volumes publiés pour le Centenaire de sa mort par la Société fribourgeoise d'éducation en 1950. Viendront s'y ajouter les publications du Jubilé 2015.

– **NMB.** *Est-il novateur dans sa manière de concevoir l'instruction des élèves de son époque ? S'inspire-t-il de précurseurs ? Comment l'insérer dans le long processus réflexif qui aboutira aux sciences de l'éducation ?*

– **PPB.** Girard compare les méthodes. Il écarte l'enclassement par années d'âge pratiqué dans les collèges, dont la méthode simultanée et le redoublement impliquent souvent châtiment corporel ou/et notation chiffrée, son substitut. Il proscrie aussi la méthode individuelle propre aux petites écoles de village : chaque élève défile devant un régent pour réciter un pensum moyennant bons points ou coups de verges, faute après faute. Il

renonce à tout ce qui est pourtant fort commode à l'enseignant. En outre, les effectifs de l'instruction, désormais publique, chargée d'accepter tous les élèves pouvant se libérer des tâches domestiques, explosent. Il reprend de ses contemporains le principe de la méthode mutuelle de l'écossais Andrew Bell – qui lui rendra visite à Fribourg –, méthode que ce dernier a vu appliquer à Madras, aux Indes. On n'apprend jamais mieux qu'en enseignant, surtout si on manque de maîtres ! Girard greffe sur ce principe ce qu'il y a de meilleur chez ses prédécesseurs : la « *gradation* », le respect des rythmes individuels, « *l'avancement non pas en fonction du calendrier, mais du progrès accompli* ». Et il applique ces deux principes au sein d'un espace scolaire permettant aux élèves de s'enseigner mutuellement, de bouger entre les bancs et devant les murs, d'avancer dans l'espace en fonction de leurs progressions disciplinaires.

Au fond, Girard explore les coulisses de ce qui deviendra, dans la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, après les expériences de l'éducation nouvelle et des méthodes actives, la pédagogie différenciée. En tenant compte de ce que Vigotsky appellera « *la zone proximale de développement* », Girard place ses élèves au sein d'une série de « *degrés qui se trouvent très proches les uns des autres* », jusqu'à plus de trente pour les apprentissages fondamentaux, en un seul cycle pédagogique. Un principe sans doute



Gravure (extrait) in *Zürcherische Hilfsgesellschaft*, Nr. XX. Neujahr 1820, p. 2.

davantage cultivé, de nos jours, dans les écoles pilotes ou dans les systèmes nordiques que dans les systèmes méditerranéens, orientés vers l'instruction directe en méthode simultanée exclusive.

– **NMB.** *Pourriez-vous nous expliquer les points essentiels de sa méthode? Que signifient moniteurs et mutualisation pour lui?*

– **PPB.** Nous avons donc déjà les deux caractéristiques essentielles de la méthode: «graduée et mutuelle». Chaque «degré» est confié à un «moniteur», un élève plus avancé, chargé à certains moments d'encadrer un groupe restreint de même niveau, de contrôler la maîtrise acquise par chaque élève qui quitte le groupe dès qu'il en a fait la preuve. Le plus simple est de prendre la gravure de 1820 éditée dans une feuille d'entraide ouvrière zurichoise et illustrant la méthode girardine. Tel est le type de local dans lequel officie Girard.

On saisit immédiatement le rôle de l'espace dans le rapport étroit qu'il entretient avec la pédagogie.

*«Aux pupitres, on écrit de mémoire; dans les cercles, on calcule. La première classe écrit des lettres séparées et des très petites syllabes; la troisième des mots simples, la cinquième des mots plus complexes, la septième se livre à un exercice d'orthographe. Un moniteur est occupé à corriger, tandis que les garçons lui présentent leurs tablettes. Dans les cercles, la deuxième classe s'exerce au panneau d'unité; à l'aide des chiffres mobiles, la quatrième écrit la façon dont l'exemple présenté a été calculé, pour plus sûrement s'en imprégner, la sixième s'entraîne au calcul mental, la huitième avec des exemples dans des nombres donnés. Pour donner au moniteur de la sixième classe une explication sur quelque chose, le maître a confié la huitième classe à laquelle il enseignait à deux élèves, et ceux-ci poursuivent.»<sup>3</sup>*

– **NMB.** *En quoi une telle « mise en scène » de la classe va-t-elle poser problème à la société de son époque?*

<sup>3</sup> *Zürcherische Hülffsgesellschaft*, Nr. XX. Neujahr 1820, p. 20 (traduction: P.-Ph. Bugnard).



Façade de l'école des garçons du Père Girard, Fribourg.

© Photo Pierre-Philippe Bugnard, 2014.

– **PPB.** Alors que la Ville lui accorde les moyens d'édifier un des premiers «palais scolaires pour les enfants du peuple», inauguré en 1819, bâtiment existant toujours, Girard est voué aux gémonies à peine quatre ans plus tard. Il est en proie aux assauts d'une opinion influencée par les jésuites, l'Évêché et les curés de campagne, déterminés à entraver l'essor d'une instruction qui se veut «publique», œuvre d'un cordelier issu d'un ordre enseignant ennemi de l'ultramontanisme.

Les adversaires les plus acharnés de Girard vont jusqu'à exhumer la dépouille de sa mère qui vient de décéder pour la répandre sur la voie publique comme la mère d'un hérétique. Girard est un protestant puisqu'il a prêché dans la collégiale de Berne. Donc sa méthode est aussi «protestante», puisqu'elle vise à la compréhension en lecture des textes saints (les catholiques n'en exigeant que des bribes mémorisées). Par ailleurs, en prônant

une école «réale» qui accorderait la priorité aux «choses» (les domaines de la vie, les sciences...) sur les «mots» (la littérature, le latin, le grec...), Fribourg court le risque d'une ouverture aux formations professionnelles, ce qui n'aboutira qu'à former des déclassés puisque l'économie doit rester fermée à l'industrie. Mais surtout, cette méthode dénature le magistère frontal en transgressant la hiérarchie naturelle d'une instruction qui peut être confiée à des élèves d'origine modeste enseignant des élèves de haute extraction.

Girard est condamné non pas à boire la ciguë, mais à voir sa méthode interdite. Il quitte aussitôt sa ville natale pour des lieux plus hospitaliers, laissant Fribourg à son conservatisme viscéral. Fribourg se prive ainsi de l'orientation scolaire qui aurait pu l'émanciper du ghetto culturel et économique au sein duquel elle restera engoncée pour longtemps.

– **NMB.** *Quelles sont ses positions par rapport à Pestalozzi, qui est peut-être mieux connu aujourd'hui ?*

– **PPB.** Pestalozzi est dans tous les dictionnaires, dans toutes les histoires de la pédagogie : il est LA référence absolue. Cette aura, qui dépasse même celle de Rousseau dans le domaine de l'éducation, vient sans doute de la figure du pédagogue maudit qui échoue dans ses entreprises tout en persévérant, de l'éducation de son fils à l'Institut d'Yverdon, en passant par la ferme-école du Neuuhof, l'école de Berthoud. Mais c'est surtout son dévouement absolu envers les orphelins de Stans, à la suite des massacres perpétrés par une armée française d'occupation, qui lui confère une aura de pédagogue universel.

Girard est tout le contraire : il réussit dans tout ce qu'il entreprend et s'il est rejeté par la Cité-État catholique de Fribourg, sa petite patrie qui avait dans un premier temps plébiscité son action, c'est pour mieux réussir ailleurs. Dès l'Helvétique, le jeune Girard apparaît comme le pédagogue le plus en vue sur le plan national, surtout après le rapport qu'on lui demande de rédiger, en 1810, sur l'Institut d'Yverdon et à l'issue duquel il conclut que Pestalozzi est victime de son entourage, que

sa méthode ne peut convenir à une Suisse faite surtout de modestes campagnards. Pestalozzi acceptera les conclusions du rapport Girard, preuve d'une grandeur d'âme peu commune et de l'estime, au demeurant réciproque, que les deux figures majeures de «l'École suisse» se vouent mutuellement. Il viendra d'ailleurs à Fribourg se rendre compte par lui-même pour s'exclamer : «*Votre Girard, avec de la boue, fait de l'or!*»

L'enquête, commandée en 1821 par le Conseil académique de Lausanne sur les écoles mutuelles vaudoises établies d'après la méthode Girard, montre un souci de pédagogie expérimentale avant la lettre, par une méthode uniforme d'examen des élèves, préoccupation qui est d'ailleurs toujours celle des enquêtes internationales actuelles. L'enquête insiste aussi sur l'aspect de «petite république» – un bon siècle avant la pédagogie institutionnelle – qu'illustre le rôle de ces moniteurs gérant leur groupe sans rébellion, sans que le régent n'ait besoin d'interférer.

– **NMB.** *Si Girard pouvait aujourd'hui conseiller un-e jeune enseignant-e, selon vous, que leur transmettrait-il qui aurait encore du sens ?*

– **PPB.** Je pense qu'il leur dirait ceci, tiré de sa *Vue d'ensemble des différents modes d'enseignement* de 1826 :

«[...] *Le maître peut suivre une méthode vivante [...], le résultat de ses efforts n'est jamais satisfaisant. [...] En Italie, il est passé en proverbe que sur cent écoliers, il y en a seulement cinq qui réussissent. En France, l'opinion n'était pas meilleure à en juger par le titre du livre: "Les années de collège ou le temps perdu".*

«[...] *L'expérience a suffisamment démontré que notre mode académique n'atteint, n'instruit et ne cultive vraiment que la minorité des élèves.*

*Ce résultat attristant est facile à prouver. Le programme annuel d'une classe dans nos établissements d'instruction est vaste et long. Les élèves appelés à l'assimiler sont de capacité très inégale, et aussitôt après l'entrée, on distingue déjà parmi eux les forts, les médiocres et les faibles [...].*

*Que doit entreprendre le maître avec cette foule variée? S'arrêtera-t-il à la classe des médiocres [...], alors il ne fait pas assez pour les forts et trop pour les faibles.*

*[...] Le mode magistral est donc entaché d'une faute initiale, parce qu'il n'adapte pas l'enseignement à des élèves qui se trouvent très éloignés les uns des autres [...].*

*Je vénère et j'aime, mais en même temps, je plains nos vaillants maîtres des gymnases et des écoles municipales qui, par leurs exposés vivants, leur souplesse et leur art de l'enseignement, savent intéresser leurs élèves à tel point que les défauts de la méthode tombent moins clairement sous les yeux [...].»<sup>4</sup>*

Et donc, avec ces conseils centrés sur ce qui fait problème, il passe à l'explication d'une méthode « graduée et mutuelle » capable de suppléer aux défauts de la méthode « académique » ou magistrale.

– **NMB.** *N'est-il pas démodé de se pencher sur ces pédagogues du passé? Des élèves ont été mis à contribution pour vivre de manière empathique une leçon selon ses méthodes: qu'en ont-ils pensé?*

– **PPB.** À part le documentaire long métrage de Jean-Marc Angéloz, nous avons tourné deux petits films. Dans l'un, une classe joue la méthode Girard. Parmi les élèves qui ont vécu un petit moment girardin, l'un s'écrie: « *Mais au fond, ce Girard, il ne faisait pas ce qu'on fait maintenant!* » Voilà qui révèle l'universalité des méthodes centrées sur les apprentissages, qu'elles soient du début du XIX<sup>e</sup> siècle ou du début du XXI<sup>e</sup>!

L'étude des méthodes historiques nous permet de confronter nos propres pratiques à celles du passé, pour une analyse de l'efficacité pédagogique.

<sup>4</sup> «Vue d'ensemble des différents modes d'enseignement», in *Übersicht der verschiedenen Lehrformen beim Unterrichte in Gymnasien und Bürgerschulen nebst Winken zu Ihrer Würdigung in Bezug auf die intellektuelle Bildung der Jugend. Neue Verhandlungen des Schweizerischen gemeinnützigen Gesellschaft, Zürich: 1826, I-XXXIV (PFULG Gérard, trad.).*

Mais nous ne devons ni nous décourager à la vue de tant d'expériences pilotes délaissées, ni penser que la dernière réforme pédagogique est originale. Elle risque bien d'avoir déjà été tentée, sous une autre appellation ou sous une autre forme. Pour ne prendre qu'un exemple, la méthode dite « puzzle » dont les « experts » sont des sortes de moniteurs sans pouvoir de validation des apprentissages de leurs pairs. L'histoire de l'éducation devrait aussi nous aider à comprendre la genèse des structures inconscientes de nos pratiques. Par exemple, « la classe » ou « l'examen » dont les développements ont été dévoyés de leurs finalités premières. Girard a proposé une pédagogie dont l'aspect « mutuel » est de son temps, mais dont l'aspect « gradué » est universel.

– **NMB.** *Vous allez publier un ouvrage sur le père Girard portant sur un corpus de textes; si vous deviez en mentionner un seul, illustratif de la particularité de l'auteur, lequel évoqueriez-vous et pourquoi?*

– **PPB.** L'année du Jubilé des 250 ans de la naissance de Girard, 2015, a été l'occasion à Fribourg d'une série de manifestations et de publications: colloque international avec publication d'actes, expositions, chemin didactique avec audioguide, concours de création, conférences, film documentaire long métrage et films court métrage, publications (biographies et anthologies) avec l'idée de faire entrer Girard dans l'itinéraire culturel « Grands Pédagogues » du Conseil de l'Europe.

En compagnie de deux collègues de l'Université, nous préparons une anthologie commentée des grands textes girardins aux Presses universitaires suisses. En mentionner un? Son *Projet d'éducation publique pour la République helvétique* de 1798 qui reflète l'esprit des Lumières dans le domaine de l'éducation, depuis le grand débat des années 1770 sur l'instruction publique, avec le *Plan d'une université russe* de Diderot, jusqu'aux *Écrits sur l'instruction publique* de Condorcet en 1791. C'est un des textes fondateurs de l'éducation contemporaine. Mais en le choisissant, j'étudie celui de 1816, où Girard « [bannit] les punitions corporelles » au profit d'un « jury d'enfants » chargé de gérer les erreurs de leurs pairs!

## Les auteurs

Après des études à Fribourg et à Paris I, **Pierre-Philippe Bugnard** a soutenu une thèse en histoire contemporaine. Il est professeur honoraire depuis 2015, après avoir enseigné la didactique de l'histoire et l'histoire de l'éducation (thèse d'habilitation) aux Universités de Fribourg, Neuchâtel et Rouen. Il a présidé le *GDH* de 1996 à 2013, cofondé sa revue *Le Cartable de Clio*, depuis 2015 *Didactica Historica*, dont il assume la direction éditoriale. Il est membre fondateur et secrétaire de l'*AIRDHSS*, l'Association internationale de recherche en didactique de l'histoire depuis 2012. Il a notamment publié *Le Temps des espaces pédagogiques. De la cathédrale orientée à la capitale*

*occidentée*, Nancy, PUN-Presses universitaires de Lorraine, 2006 (rééd. 2013).

pbugnard@gmail.com

**Nathalie Masungi-Baur** est enseignante, praticienne-formatrice au secondaire 1 et également chargée d'enseignement en *didactique de l'histoire* à la Haute école pédagogique du canton de Vaud. Titulaire d'un master ès lettres et d'un master de l'enseignement secondaire, elle collabore à l'élaboration des moyens d'enseignement du Plan d'Études Romand (PER) en histoire. Elle s'intéresse particulièrement aux articulations entre théorie didactique et pratiques d'enseignement. Elle préside actuellement le GDH.

nathalie.masungi@hepl.ch